

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

par

ANDRÉ GIDE

"Accord unique de passion et de mesure, de clairvoyance et de ferveur", disait Alibert en parlant de certains beaux jardins de France¹, et pouvons-nous dire aussi de ses poèmes.

Oeux de *La Prairie aux colchiques*² me semblent ne le céder en rien à ceux de ses précédents recueils. Aucun fléchissement de fatigue dans ces longues suites d'alexandrins ni dans ces strophes, où ce qu'il disait il y a vingt ans des vers d'Hugo pourrait lui être bien plus justement à lui-même appliqué :

"Ils tiennent debout par leur propre poids et leur consistance propre. Ils tirent leur solidité de la pression qu'ils exercent les uns sur les autres et qui éprouve leur mutuelle résistance. Puissamment cintrés, ils décrivent des courbes régulières et parfaites... convergeant vers un centre dont l'équilibre n'est jamais rompu."³

Il n'y a dans la vie d'Alibert, non plus que dans son œuvre, ni palinodie ni repentir. Tel il s'élançait au début de sa carrière, tel nous le retrouvons aujourd'hui, fidèle à lui-même et aux dieux. Ses derniers poèmes, dans une forme plus parfaite encore sans doute, sont les prolongements harmonieux des premiers, et sans doute l'art humain ne nous offre-t-il que de très rares exemples d'une aussi belle continuité.

Il n'est pas de nos jours œuvre enveloppée de plus de silence que celle de François-Paul Alibert. L'homme même vit retiré, loin de l'écumeux torrent de la vie moderne, à l'abri des compétitions,

des rivalités, des médisances, mais aussi des acclamations du succès. Il n'est pas existence moins contaminée par l'actualité que la sienne, et plus uniquement consacrée, durant tout le temps que lui laissent les soucis matériels, à l'art et à la recherche du vrai. Rien ne lui demeure étranger, pourtant, des tourments des hommes, de leurs quêtes et de leurs débats, car son âme est profondément fraternelle et sa sagesse reste conditionnée par la sympathie. Mais c'est dans l'art qu'il communie avec les hommes, par la musique, la peinture et la poésie. Sa vaste culture s'étend sur tous les domaines, encore qu'elle ne prenne jamais l'aspect pédant de l'érudition. Un goût certain guide son irrassasiable appétit et je puis dire par expérience personnelle que son commerce, avec qui parvient à vaincre sa pudique réserve, enrichit, avertit, éclaire. Il n'est, je crois, personne avec qui j'aie pu prendre si parfait plaisir et plus grand profit à converser.

Son art, imprégné de culture, doit sa gravité substantielle et la sereine plénitude de son lyrisme à cette connaissance universelle qui l'alimente, ainsi qu'à la méditation personnelle incessamment renouvelée. La pensée d'Alibert reste pourtant ailée ; elle circule aisément dans le monde des apparences, non retenue par celles-ci, encore que requise sans cesse, à la fois amoureuse et gourmande et jamais ne s'égare dans les régions des abstractions décolorées. Aussi bien, ses vers les plus spirituels encore frémissent-ils d'une sensualité ravissante.

Il reste poète dans sa prose, mais s'y montre également critique des plus sensibles et des mieux avertis, dès qu'il quitte la nature et les paysages pour les œuvres humaines. A-t-on jamais écrit sur Salluste, sur Ingres, sur Pierre Puget, sur Laforgue⁴, pages plus pertinentes et plus subtilement nuancées que les siennes ? Quelle sagesse, quelle équité dans ses réflexions sur les divisions religieuses au temps de la Croisade des Albigeois !⁵

Dès 1907, il pouvait écrire :

*Force classique, enseigne à mon intelligence
Nombre, Proportion, Sagesse, Dignité !*

qui restèrent ses vertus dominantes, comme elles sont aussi, n'en doutons point, celles mêmes de la France ; et, lorsque à la même époque, il nous dit déjà :

*O convives élus de mon adolescence
Et que j'ai tant aimés,*

Ne semez point, selon la coutume ordinaire
Aux communes douleurs,
Le tertre où s'étendra ma dalle funéraire,
De palmes ni de pleurs.
Mais venez, et foulant cette herbe élyséenne,
Qu'à la face du ciel
Ma mémoire entre vous, comme une coupe pleine
D'un vin spirituel,
Passe et verse à la ronde un lucide génie
Sous vos fronts abrités,
Et, dans mon souvenir composé d'harmonie
Et de pure clarté,
Goûtez un feu paisible et subtil qui circule
A vos lèvres errant,
Comme flotte, exhalé des fleurs au crépuscule,
Un esprit odorant.⁶

Ceux qui viendront lui tiendront parole, comme il s'est tenu parole à lui-même et comme feront ceux qui plus tard sauront goûter encore dans son œuvre, "coupe pleine d'un vin spirituel", le "lucide génie" d'un poète altier qui jamais n'inclina son front, ni ne compromit son idéal à la poursuite de quoi que ce soit d'indigne ou de vain.

NOTES

1. *Les Jardins de Salluste*, p. 2.
2. Dernier recueil alors publié par Alibert (octobre 1944).
3. *La Couronne de romarin*, p. 30.
4. Allusion aux textes rassemblés en 1927 dans *Les Jardins de Salluste*, notamment.
5. Allusion, probablement, aux articles de 1905 recueillis en 1928 dans *La Renaissance de la Tragédie*.
6. Après deux vers de *Fons salsulae*, Gide cite la fin des *Cypres de Saint-Jean*, deux poèmes du *Buisson ardent*.